

Quand confinement rime avec redressement



En 2020, une pandémie d'une ampleur exceptionnelle, va bouleverser le monde entier.

Les conséquences sont multiples, certaines sont vraiment inattendues.

JOEL TANGUY

Joël TANGUY

Quand confinement rime
avec redressement
conséquences inattendues du COVID 19

© Joël TANGUY, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6033-2

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avis aux lecteurs

Début juillet 2023, alors que les plus avisés s'inquiétaient de l'arrivée d'un nouveau séisme sanitaire, je prenais le métro, il faisait une chaleur incroyable, Paris, avec un mois d'avance, s'était presque vidée de ses habitants, personne ne pouvait imaginer réellement ce qui allait se passer. Contrairement à mon habitude, très perturbé par les événements qui se profilaient, je n'avais ni livre, ni journal, et sur le siège poisseux, je découvris un cahier, un gros cahier, rempli d'écriture, avec une belle écriture, mais pas très lisible, ressemblant à celle de quelqu'un qui a fait des études et qui a pris des notes dans un amphithéâtre chargé, médecine ou droit, sans doute. Je travaillais alors à une série d'articles sur les conséquences sur l'économie, l'éducation, l'environnement... de la crise sanitaire du printemps et de l'été 2020, et j'étais justement en train de compulsiver des statistiques, des textes de loi, et d'interviewer des personnes, des jeunes, des adultes, des principaux de collège, des proviseurs de lycée, des fabricants de vêtements... afin d'analyser les profonds changements qui étaient en train de se faire sentir dans la pédagogie mise en place dans notre pays, comme dans bien d'autres. La preuve en était, depuis la rentrée de septembre 2021, l'obligation progressive de l'uniforme scolaire, pour les collégiens puis pour les lycéens à la rentrée suivante, mais surtout le récent texte, voté à l'Assemblée Nationale sur le passage de la majorité à 21 ans, qui attend le vote du Sénat prochainement et dont le résultat ne fait aucun doute, tant les sondages dans la population sont favorables à cette mesure, y compris chez les 18/21 ans, ce qui est plus surprenant. L'autorisation de l'utilisation des châtimements corporels à l'école a fait l'objet d'un long débat, mais a finalement permis au ministre de l'éducation nationale, qui est un grand connaisseur des États-Unis, de publier un décret mesuré, mais qui sans doute, évoluera dans les années à venir, autorisant les établissements scolaires à inscrire dans leur règlement intérieur, la possibilité limitée et règlementée de l'usage des châtimements corporels, sous réserve que les parents donnent leur accord. J'en étais là de mes pensées, me demandant si avec mon épouse, on signerait cette autorisation, mais la négative serait probablement retenue, lorsque je suis tombé sur ce cahier, qui racontait une histoire très étonnante, tellement prenante que j'ai raté plusieurs stations avant de m'apercevoir que l'on était au terminus. Rentré chez moi, seul et tranquille, ma famille étant en vacances dans la maison de mes beaux-parents, dans le sud. Je l'ai relu plusieurs fois, ne pouvant le quitter, tant il résonnait en moi, en tant que

journaliste, mais aussi et même surtout, en tant que père de jeunes adolescents, car les interrogations posées dans ce cahier se discutaient, parfois vivement, entre ma femme et moi. J'ai décidé de le publier, bien entendu, en changeant les noms et certaines indications trop précises sur les localisations, mais dans l'ensemble, ce texte est intact, pur de toute manipulation de ma part. Ce n'est ni un roman, ni un essai. Ce n'est pas non plus, à proprement parler, un journal intime, cela s'apparenterait plutôt à des confessions. J'ai pensé à Saint-Augustin, il y a de la conversion dans cette histoire, ou à Jean-Jacques Rousseau, par certains aspects. C'est un OVNI et je vous le livre tel quel car il aborde des questions que l'on se pose aujourd'hui, dans l'intimité, mais rarement en public. C'est un regard, qui s'appuie sur la propre histoire du rédacteur, mais aussi sur le croisement de sa propre vie avec celle d'une famille, dont les adolescents ont vu leur vie chamboulée par cette terrible crise, la pandémie du COVID 19, qui a changé le monde.

Petite précision : si je ne suis pas l'auteur du récit, je suis celui du titre. En effet, le rédacteur n'avait pas donné de titre à son écrit, destiné semble-t-il à lui-même, et recommandé par son accompagnateur spirituel, ce qui donne aussi des indications sur l'objectif du présent récit.

Quand confinement rime avec redressement

Dans le SUV 7 places, fonçant vers la Normandie en cette fin d'après-midi du 16 mars, Marie-Cécile, assise à côté de Jean-Yves, son époux se demande, en entendant à l'arrière ses 4 grands enfants se chamailler, si elle a fait le bon choix. Elle leur demande de se calmer et les entend pouffer de rire. Elle leur demande de prier avec elle et elle les entend glousser. Sa cadette se permet même de se demander à haute voix et en ricanant sottement, ce que Dieu peut bien venir faire dans cette histoire. Le lendemain midi, la France va entrer en confinement et Marie-Cécile, cette mère de famille bourgeoise de 4 enfants, a fait le choix de quitter Paris de toute urgence afin de vivre le confinement dans leur grande et belle maison balnéaire, sur la côte normande. Elle pensait que cet enfermement serait plus facile à vivre en province qu'à Paris, mais elle n'a pas réalisé à quel point ses enfants, des adolescents, lui ont échappé. Quant à son mari, il faisait la tête, il était même furieux, car il espérait être rentré le lendemain pour prendre son nouveau poste à Paris, mais rien n'allait se passer comme prévu.

La journée du dimanche 16 mars 2020 a été une journée exceptionnelle, la France votait pour élire ses conseils municipaux et les français s'éclataient avant le confinement, en remplissant les parcs des grandes villes et en s'égayant sur les plages. C'était la fête pour tous ces inconscients, mais surtout la fête pour le virus, qui allait en profiter pour accélérer sa propagation. Chez les Fournier adultes, pas de promenade, les parents tenaient tous deux un bureau de vote pour des listes opposées à Paris et les adolescents étaient livrés à eux-mêmes. La veille au soir, grosse engueulade en pleine nuit, dans le superbe appartement parisien situé dans un quartier historique du cœur de la capitale, car les enfants étaient sortis le samedi soir, se mettant en danger. Ils se sont levés tard le dimanche, sans croiser leurs parents et sont même ressortis tout l'après-midi dans les parcs parisiens, avec leurs amis, sans gestes barrière, le mot à la mode. Marie-Cécile, la maman, a tenu un bureau de vote pour la liste de Rachida Dati, sur laquelle elle figurait en queue de liste, donc en position inéligible, et Jean-Yves, le papa, un autre bureau pour la liste LREM, sur laquelle il était candidat en position éligible, lui. Tous deux portaient un masque et ont passé la journée à se mettre du gel hydroalcoolique. Ils n'ont cessé de se disputer au sujet des élections parisiennes durant les semaines précédentes. En discutant avec un médecin dans le bureau de vote, Marie-Cécile a appris que le confinement,

décidé pour le lundi midi, allait durer plusieurs semaines et même sans doute plusieurs mois, les écoles étant déjà fermées. Elle a décidé de fuir. Rejoignant son domicile vers 21H30, peu avant son mari, elle s'aperçoit que les 3 plus grands n'étaient pas rentrés. Son mari la rejoint dans la cuisine où elle s'affaire, il est furieux des résultats, sa liste a obtenu des résultats loin de ce que ses militants attendaient, celle de Marie-Cécile n'a pas brillé non plus, mais elle refuse d'en parler, c'est loin d'être une priorité, selon elle. . . Elle ordonne à Sébastien, le plus jeune, de prendre ses affaires scolaires et quelques vêtements. Son mari est fâché, mais pour une fois, elle ne cède pas. Elle met dans des sacs ce qu'elle peut trouver dans le frigo et dans les placards. Son mari s'occupe des ordinateurs. Les deux grands, des jumeaux, et la 3^{ème}, toujours dans les mauvais coups, rentrent, fanfaronnant et fiers d'avoir retrouvé leurs amis et d'avoir partagé quelques bonnes bières. Ils sont euphoriques et ont déjà des plans pour se retrouver en bande dès le lendemain, c'est les vacances, pour eux. Leur mère leur donne 5 mn, ils prennent leurs affaires scolaires, mais peu de vêtements, pas le temps, et on a l'intention de vite revenir. Départ, il est 22H30.

Dans la voiture, c'est l'enfer, personne n'accepte la décision jugée intempestive de la mère, mais elle n'a pas flanché. Arrivée 0H30

Marie-Cécile regrette l'éducation ratée de ses enfants, contrairement à celle stricte, mais chaleureuse qu'elle a reçue dans le château familial, berceau de sa famille depuis 3 siècles, une famille attachée aux valeurs militaires depuis au moins l'équipée de Guillaume le conquérant en 1066, pour la conquête de l'Angleterre. Ses sœurs et son frère ont réussi à poursuivre, contre vents et marées avec leurs propres enfants, cette éducation stricte : internat avec uniforme, messe obligatoire, fessées, telle a été l'éducation qu'elle a reçue, mais cela ne l'a pas traumatisée et telle est celle de ses neveux et nièces, qui en tout cas, réussissent mieux que ses enfants à elle...

On s'installe vite fait, diner frugal, on fait les lits, on se couche, ça rouspète, il fait froid, la maison n'a pas été chauffée depuis l'été et la commande à distance de la chaudière n'a pas marché, plus de piles. La chaudière redémarre à fond, mais c'est très juste, la maison est immense, l'air marin s'est imprégné partout et c'est humide. Le lundi matin, les jeunes sortent, vont sur la plage, retrouvent leurs copains de résidences secondaires, rentrent avec plein de projets, pour eux, c'est cool, pas de lycée, c'est la fête, ils réquisitionnent les packs de bière. Le père se fâche, tiens donc ! Lui, il est furax, car son ministère de tutelle lui a

intimé l'ordre de rester où il est, mauvais exemple, sinon. Il est furieux, il n'a pas pris de livres, il va falloir en acheter en grande surface, et surtout taper dans les classiques qui doivent trainer au grenier ... ou à la cave.

Marie-Cécile met au point un tableau de service. Jean-Yves fait les premières courses, il est sidéré, les gens font n'importe quoi, pour stoker, il a vu un caddy rempli de dizaines de boites de haricots verts et lui, il ramène aussi n'importe quoi, uniquement des produits de luxe et pour tout dire, inutiles. Les parents sont d'accord sur un point, on va respecter les règles du confinement et être intransigeants avec les enfants.

Les enfants ne respectent rien, se chamaillent sans cesse, s'engueulent pour le choix des chambres, les grands n'ont rien à se mettre. Internet rame, « *c'est un vrai trou, ce bled, on ne capte pas !* » Chacun a son ordinateur. Les deux grands commencent leur travail, ils sont en prépa, 1^{ère} année et ont tout juste 18 ans depuis quelques jours. Les deux jeunes jouent.

1^{ère} fessée, pour le plus jeune des garçons, Sébastien, il est sorti sans attestation de sortie et sans que ses parents l'autorisent et il s'est pris une amende de 135 euros. Ce n'est pas un problème d'argent, mais sa mère trouve qu'il leur fait du tort, déjà que tous les habitants sont en colère et estiment que les parisiens vont leur amener le virus. Elle pense que ses enfants doivent s'estimer heureux de ne pas être coincés à Paris et donc, qu'ils doivent être exemplaires :

— Tu vas nous les rembourser, tes 135€, en faisant des services supplémentaires par rapport aux autres : tondre la pelouse... à 10€ de l'heure, tu nous dois 13H30 !

Sébastien était en bermuda, elle le remonte et elle lui administre une bonne fessée sur les cuisses. Après, elle s'est demandé d'où lui est venu ce reflexe, elle n'a jamais frappé ses enfants. De sa propre éducation, peut-être ? À circonstances exceptionnelles, attitude nouvelle ! Sébastien arrive à retenir ses larmes, mais il est choqué, à 13 ans, lui le petit dernier, gâté par tout le monde, il n'a jamais reçu de claque ni de fessée. *Photo 1.* Puis la maman coupe son bermuda pour en faire un short, elle ressort la machine à coudre du grenier, fait un ourlet en laissant 5 cm d'entrejambe, c'est très court. Pendant ce temps-là, notre Sébastien est en slip et il attend sagement. Son papa regarde la scène comme s'il était au cinéma, il cherche à comprendre, mais il ne bouge pas, il laisse faire son épouse, il est totalement dépassé. La maman prend son temps et

fait la morale à son benjamin, les autres rigolent. En montant au grenier, elle a découvert des malles pleines de fringues, celles de son frère, d'elle et de ses sœurs, uniformes scolaires, jupes plissées, et fringues de ses parents à elle, ça lui donne des idées. Quand le château familial a été vendu, après la mort de ses parents, il a fallu vider les immenses greniers. Les quatre enfants de la famille Bosquet de la Valleuse, dont Marie-Cécile est la petite dernière, ont récupéré des meubles, des tapis, des tableaux et autres objets. Elle se demande pourquoi elle a pris ces vieilles malles. En les ouvrant, c'est une véritable madeleine de Proust qui lui monte au nez, l'odeur de l'enfance, matinée de moisi, lui fait revenir des souvenirs, plus ou moins agréables. Elle a passé son enfance et son adolescence en jupe et a été le plus souvent en uniforme, dans les dominantes grises, car elle était dans une des très rares pensions catholiques françaises, ne recevant que des filles. Son frère, quant à lui, était au prytanée militaire de la Flèche, il est aujourd'hui général, comme leur père, qui aurait rêvé que sa petite Marie-Cécile, très intrépide, soit la première générale de l'armée française. Les sœurs qui dirigeaient son internat dans le département de la Sarthe, exigeaient encore le port strict et quotidien de l'uniforme scolaire, comme les anglo-saxons, y compris pour s'y rendre, ce qui, dans les transports en commun, lui valait quelques moqueries. Marie-Cécile a appris très jeune à supporter les railleries et elle est même devenue fière d'être différente, à l'école comme au scoutisme. Les trois filles faisaient partie d'une troupe de scouts d'Europe, bien entendu féminine, plutôt « tradi », dont les cheffes étaient également exigeantes sur le port de l'uniforme. Leur frère était aussi scout d'Europe. Les trois sœurs Bosquet de la Valleuse ont donc été ainsi habillées jusqu'au bac pour se rendre à l'internat et ceci, pendant toute la semaine. Les autres jours, ce n'était pas en jean non plus, c'était avec des robes imprimées, des kilts, des chemisiers, que l'on se passait de la plus grande à la plus petite et comme Marie-Cécile était la dernière, elle n'a jamais eu de vêtements neufs avant d'accéder à l'enseignement supérieur, et encore. Le dimanche, pour aller à la messe, toutes les filles étaient en jupe plissée bleu marine, chemisier blanc, gilet bleu marine et chaussettes montantes blanches sur des babies. En regardant dans les malles, Marie-Cécile a un souvenir précis qui lui revient, révélant la sévérité de l'éducation qu'elle a reçue. Elle revoit parfaitement la scène, elle a plus de 18 ans, car elle est déjà à Sciences-po. La table de la salle à manger est revêtue d'une immense nape blanche, il doit y avoir 30 ou 40 personnes autour de la table. De mémoire, ce sont les fiançailles d'une des aînées de la maison, sans doute Geneviève, mais elle, Marie-Cécile, elle n'est pas à table. Elle est à genoux, les mains sur la tête,

la jupe relevée, la culotte sur les chevilles et les fesses et les cuisses striées par les coups de martinet qu'elle vient de recevoir. Elle ressent sur ses fesses la brûlure, plus de 25 ans après, comme si elle y était, et elle se remémore l'humiliation terrible qu'elle a vécue en ce jour. Elle était pourtant une jeune fille très sage, même à Paris, où elle avait une chambre dans un foyer très rigide, tenu par des religieuses et devait respecter un strict couvre-feu, c'est-à-dire, ne jamais être rentrée après 19 heures, ce qui lui laissait peu de temps pour faire des rencontres. Mais la veille, en province, dans la petite ville non loin du château, elle était sortie avec des anciennes camarades du scoutisme, et elle était rentrée très en retard avec un petit coup dans le nez. Sa mère, pourtant plutôt douce habituellement, l'attendait en haut des escaliers et lui avait mis une grande paire de gifles en lui disant « *tant que tu seras à la maison, tu respecteras nos règles, ton père te punira demain* ». Elle avait donc subi le châtement en public, de la main de son père, qui restait le maître d'œuvre des châtements, et elle avait passé le repas à genoux. Elle s'assit sur une vieille chaise et se demandait si tout cela l'avait traumatisée. La réponse était clairement non, elle avait eu l'impression d'être un peu différente, mais l'avait plutôt vécu comme un privilège. Elle était plutôt fière d'avoir reçu cette éducation, qui lui avait permis de réussir ses études, puis de se trouver un époux formidable, de se marier, d'avoir quatre enfants et un métier qui la passionnait. Elle avait dû un peu ruser pour rater, mais pas trop, le concours d'entrée à l'ESM à Saint Cyr, rendant triste son père et lui valant une bonne raclée, mais l'école des Chartes, puis se spécialiser à l'école du Louvres, « *pour une fille, ce n'était pas si mal* », avait dit sa mère « *c'est décoratif, tu pourras t'occuper de la bibliothèque de ton château ou restaurer les tours, sans faire de faute de goût, pendant que ton mari sera en mission* », car bien sûr, elle ne pourrait épouser qu'un noble, de préférence militaire. Elle avait pu faire des études prestigieuses et mener une carrière très honorable, épouser un camarade de sciences po, devenu énarque, mais malheureusement au regard de sa famille, roturier. Tout cela, elle le devait à ses parents et à leur éducation non permissive. Certes, en classe prépa et à Sciences-po, sa différence vestimentaire, elle portait encore assez souvent les vêtements de ses sœurs aînées, la mettait un peu mal à l'aise. Le style Cyrillus, Devernois ou Antonelle, très classique de bonne famille, était un peu plus correct que ses précédentes tenues, mais très décalé par rapport aux autres filles, qui partageaient le même cursus, d'autant que les vêtements qu'elle portait, venaient toujours de ses sœurs ou même parfois de sa mère. Dans sa pension de famille tenue par les sœurs, elle était en revanche tout à fait raccord, avec ses jupes-culottes bleu marine et ses petits